

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS

Pour la France :	Un an 10 fr.	Six mois 5 fr.
Pour l'Étranger :	Un an 12 fr.	Six mois 6 fr.

MOUVEMENT SOCIAL

Réaction salubre

Malgré les appels à la discipline, les rappels à l'ordre, du gouvernement confédéral, celui-ci voit ses troupes échapper à sa direction, à sa sujétion.

A tour de rôle : métallurgistes, chemins, mineurs, tisseurs entrent dans la bagarre au grand scandale de la bourgeoisie, à la confusion des dirigeants cégétistes.

Nous sommes heureux d'enregistrer le retour à l'action autonome des groupements syndicaux qui risquaient de se laisser absorber par l'organisation centrale.

Jouhaux et ses acolytes se trouvent débordés par les événements et les hommes.

Cette insubordination générale les met dans la situation de la poule qui aurait couvé des canards; ils sont indignés de voir dépasser leurs ordres.

C'est, en effet, outrageant de voir son autorité méconnue, de se voir bafoué par ceux qui sont faits pour obéir et non pour se diriger, se gouverner eux-mêmes, ce qui démontrerait trop clairement l'inutilité des gouvernements, même ouvriers.

Où allons-nous de ce pas si les troupes syndicales refusent d'obéir, d'accepter aveuglément les ordres de leurs chefs. C'est si beau des régiments disciplinés, marchant au commandement.

Et puis ça représente de se trouver à la tête de millions d'hommes, de jouer au petit Foch, mais pour obtenir une obéissance absolue le maréchal avait à sa disposition les conseils de guerre, les tours martiales, et poteaux d'exécution, tandis que le pape confédéral n'a, comme son collègue du Vatican, que les bulles d'excommunication qui, à notre époque de scepticisme, ne sont plus suffisantes pour maintenir la discipline qui, si elle fait la force des armées, amène aussi la diminution des facultés, la dégradation de la personnalité, l'abdication de la raison.

Ces ex-camarades ont oublié que le syndicalisme doit sa force, sa puissance à l'initiative, à l'énergie, à l'activité des milliers de militants et que de vouloir les astreindre à n'être que des machines à cotiser, c'est réclamer la mort du syndicalisme révolutionnaire.

Il fut une époque où ces mêmes individus comprenaient le danger de la centralisation, où ils luttèrent de toute leur force contre les tentatives d'absorption, où ils se rebellaient contre les manitous, et les débarquaient même, Niel en fut quelque chose.

Mais les temps sont changés, et les mauvais coucheurs sont devenus bergers, à leur tour en pasteurs conscients de leurs immenses responsabilités, ils cherchent à éloigner du troupeau les inévitables détracteurs de l'autorité, les éternels mécontents qui, ayant constaté que le changement de meneurs n'avait pas amené le changement de mœurs, d'attitude chez les dirigeants, continuent leur œuvre de salubrité.

La situation est trop grave pour ne voir dans les attaques entreprises contre les chefs de la C. G. T. qu'une querelle de boutiques, c'est la lutte contre la politique corporatiste si néfaste aux intérêts ouvriers qui dresse les irresponsables contre les maîtres responsables mais stipendiés.

Puisque les manitous ne savent faire qu'antichambre et courbettes devant les puissants du jour, alors que les événements entraînent les travailleurs à l'action, les militants sauront se passer d'eux.

Les grèves qui éclatent un peu partout, malgré et contre les ordres des dirigeants de la C. G. T. montrent que la classe ouvrière n'est pas décidée à se laisser mener passivement et qu'elle a conscience d'avoir atteint sa majorité. Comprendront-ils, enfin, que les temps sont révolus, qu'ils ont perdu la confiance des éléments conscients du prolétariat et que l'heure est sonnée de leur abdication?

L'avenir nous le dira. En attendant la lutte fait rage, travailleurs à l'action.

FRANÇOIS.

Avis important

Nous rappelons à nos camarades de la région parisienne que la LIBERTAIRE SOCIALE est ouverte tous les jours de midi à 7 heures, sauf le dimanche où elle est ouverte toute la journée. Conséquemment, la permanence du LIBERTAIRE est ouverte aux mêmes heures.

Les crimes de la guerre

Au cours de la guerre monstrueuse, les moyens de défense de l'adversaire ne suffisant pas assez sans doute pour fournir à la mort sa ration quotidienne de vies humaines, il fallut la férocité, la cruauté des crimes brutaux galonnés des conseils de guerre pour ajouter encore à l'hécatombe des hommes.

C'est par milliers et par milliers qu'on compte les victimes de ces tribunaux d'exécution qui, dans les pénitenciers et les bagnes, où elles furent envoyées par des sentences abominables, sont mortes de misères physiologiques et morales.

Et c'est aussi par milliers et par milliers qu'on compte les victimes des cours martiales, des juges militaires : les fusillés à tort, les désignés du sort, au petit bonheur, à tout hasard, qui furent exécutés pour l'exemple.

Morts au champ d'honneur !... Dis-toi bien mère, qui n'as point encore publié et qui pleure le gars dont tu étais fière :

Dis-toi bien épouse, qui regrette encore le père de tes enfants :

Vous tantes, et vous tantes qui maudissez « l'ennemi », dont l'engin meurtrier vous a ravit l'être cher, dites-vous bien que celui qui n'est plus, a pu être une des victimes lâchement assassinées par la galonaille même de « son pays ».

Et que, pas toujours, point ne fut besoin des armes du « Boche » pour envoyer dans l'autre monde l'ensemble des 1.500.000 morts que compte ce pays. Car bombardements trop courts et balles des pelotons d'exécution, quand ce ne fut pas par des mitrailleries, y pourvurent pour une large part.

Vous tous, qui avez perdu à la guerre un ou plusieurs de vos frères, méditez le passage de ce rapport, que publie le *Cahier des Droits de l'Homme*, du 20 février dernier, rapport adressé au ministre de la Guerre, pour la révision d'un procès, et qui dénonce nettement et sans ambages, un des forfaits dont se sont rendus coupables les juges des conseils de guerre :

"HONNEUR ET PATRIE"

Le 9 mars 1915, le 20^e régiment d'infanterie, soutenu par le 22^e, avait attaqué le moulin de Souain, s'en était emparé et s'y était établi.

Le 36^e avait reçu l'ordre d'avancer à droite, devant le village. Les obus pleuvaient à quelques mètres : les mitrailleuses ennemies rendaient toute action impossible. Le régiment se refusait à sortir. Sur ordre, les plus jeunes caporaux montent sur le parapet, ils y tombent sans que leur sacrifice inutile parvienne à décider les hommes à les suivre. L'attaque fut arrêtée.

Quelques jours après, l'autorité militaire prit la décision de déléguer au Conseil de guerre le régiment qui, dans les conditions rappelés, avait refusé d'obéir à des ordres inexécutables.

Ni les officiers, ni les chefs de section ne furent poursuivis. Par parole de justice, on exerça un choix. On déléguait au Conseil de guerre les plus jeunes soldats désignés, à raison de deux par section et six caporaux.

Le Conseil de guerre fit une nouvelle sélection. Il mit hors de cause les caporaux dont les chefs de section, encore vivants et solidaires purent venir témoigner. Deux des six caporaux échappèrent pour ce motif à la rigueur du Conseil et furent relaxés. Le chef de section des quatre autres caporaux avait été blessé. Il ne put être entendu.

Ces quatre malheureux, sans instruction préalable, sans enquête, sans moyens de défense, furent condamnés à mort et passés par les armes.

Pendant que les assassins galonnés, responsables de pareils forfaits, câblés de biens et d'honneur, jouissent de l'entière considération de leurs concitoyens, il est des pauvres bougres, il est des malheureux, il est des nos camarades qui, dans les geôles, qui, dans les bagnes militaires, sous les coups de condamnation des mêmes juges, attendent anxieusement l'Amnistie, qui ne sera encore cette fois que distribuée au compte-gouttes si les travailleurs, si les hommes d'avant garde de ce pays n'ont pas le courage de l'imposer entière, totale, sans restrictions.

SOLTAÏE.

Les deux francs du "Libertaire"

A la dernière réunion des amis du journal, notre camarade Le Meillour nous fit une proposition que nous soumettons à tous nos lecteurs :

Puisque le journal a besoin d'argent, pourquoi, nous dit-il, chaque lecteur ne s'imposerait-il pas une contribution minime de deux francs, pour nous tirer d'embarras. Il ne s'agit que de le proposer.

« En tenant compte que nous avons une moyenne de 20.000 lecteurs, si chacun avait à cœur de verser son obole, ce ne serait plus 10.000 francs que nous recevions, mais 20.000 francs, et plus que nous pourrions recevoir, par ce simple moyen, à la portée de toutes les bourses. Ce qui n'empêcherait pas, évidemment, ceux qui peuvent donner plus, de le faire. »

« Et avec plusieurs dizaines de 10.000 fr., cela nous permettrait de voir loin, de surmonter toutes difficultés, d'apporter de notables améliorations à notre journal et d'envisager l'avenir avec toute confiance et sérénité. »

Telle fut la proposition de notre ami Le Meillour, que nous soumettons à nos amis et lecteurs, dans l'espoir qu'ils y répondront favorablement.

Pour les deux francs du *Libertaire*, camarades !...

EN ALLEMAGNE

Réaction ou Révolution ?

Avec les éléments d'informations que nous possédons, il n'est guère facile de bien situer le problème social posé par les événements qui se déroulent en Allemagne.

La Révolution bat son plein, à nouveau.

La presse bourgeoise ne parait pas en être étonnée. Elle hurle au militarisme allemand. Elle trouve le mot juste pour décrire les appétits insatiables des capitalistes et financiers de là-bas.

Mais elle oublie de dire que sa perspicacité est surtout faite de la connaissance qu'elle possède des mêmes individus, que nous avons la gloire de posséder en notre nation.

Lorsque l'*Echo de Paris* ou le *Temps* assillèrent le prolétariat allemand au désir de domination de la classe possédante, rappelons-nous qu'ils l'ont justifié et accablé en répandant les menaces et les provocations de la tourbe capitaliste de l'Entente.

L'occasion était belle, qui se présentait à eux, de se servir du prétexte de l'application intégrale d'un soi-disant Traité de Paix, l'intervention armée était réclamée sur tous les tons et le crime allait être consommé.

Mais pas plus que les socialistes, Noske, Ebert, Scheidemann et autres, ne répandaient-ils des aspirations d'un peuple sacrifié à la mort ; les Kapp, Luttwitz, sont incapables de résoudre les

problèmes économiques dont souffrent toutes les nations, la nôtre en particulier.

Aussi bien, les ouvriers allemands le font-ils voir en dépassant sensiblement les désirs gouvernementaux, qu'ils soient impérialistes ou socialistes.

La raison est suffisante qui les incite à un peu plus de révolte. N'ont-ils pas vécu d'une part sous la botte des « Junkers » et sous l'autoritarisme des politiciens « nosés » ?

Une seule question se pose pour nous. A savoir s'ils sauront se passer de maîtres quels qu'ils soient ?

Espérons-le ardemment.

Et que ce soit pour nous un stimulant.

Car cela ne peut que nous confier dans notre désir de liberté et d'émancipation intégrale.

Pour que nous n'ayons pas demain à souffrir des mêmes erreurs, tendons à réveiller les énergies, à propager toujours plus vigoureusement notre philosophie, à nous imprégner davantage du rôle éducatif qui nous incombe et à entraîner avec nous tout ce qu'il y a encore de sain dans la pensée ouvrière.

Seulement alors nous pourrions ne plus craindre de tomber dans un traquenard tendu à la fois par des gouvernants et par ceux qui aspirent à la devenir.

VEBER.

Le mouvement ouvrier

La voilà la contre-révolution. Elle est venue brutalement, comme elle était prévue d'ailleurs.

Les socialistes ne changea pas pour celle d'un prophète, mais je ne crois pas et ne crains pas de le dire, que la durée du gouvernement actuel peut se compter, sans hésiter, par quelques jours, quelques semaines au plus. On m'accusera d'être trop optimiste. Peut être, mais qui vivra verra.

Pour le moment, parcourons rapidement l'Allemagne de nos jours. Les faits classiques de son mouvement prolétarien et soutenons-nous de sa première révolution de 1918.

Le marxisme et le socialisme d'état n'ont trouvé dans aucun pays du monde entier un accueil aussi chaleureux et des disciples aussi nombreux qu'en Allemagne. Ses orateurs classiques, ses syndicats, tout en représentant une organisation qui se trouvait en dehors du parlementarisme, marchait derrière la Social-Démocratie avec ses deux millions de demi-adhérents. Ses orateurs classiques, ses syndicats, tout en représentant une organisation qui se trouvait en dehors du parlementarisme, marchait derrière la Social-Démocratie avec ses deux millions de demi-adhérents. Ses orateurs classiques, ses syndicats, tout en représentant une organisation qui se trouvait en dehors du parlementarisme, marchait derrière la Social-Démocratie avec ses deux millions de demi-adhérents.

Nier par là son effort méthodique pour l'éducation du peuple, ses journaux, ses revues, ses conférences périodiques, ses universités, serait une naïveté. Mais cet effort éducatif manqua de profondeur, et n'était pas véritablement socialiste et révolutionnaire.

Nous avons dit plus haut que l'effort éducatif qui pouvait sembler profond au premier abord et capable même d'opérer une transformation sociale sans violence, n'était pas, en réalité, d'une grande portée. On oublie de tenir compte des équivoques manifestes qu'il comportait. Bien qu'il fût signalé par la grande voix de Tcherkessoff, de Nietzsche, de Kropotkine, de Domela, Nieuwenhuis et autres. L'antimilitarisme, par exemple, n'était pour la Social-Démocratie et pour ses éducateurs qu'un moyen électoral et rien d'autre. Aucun d'eux, sauf Rosa Luxemburg et quelques autres, ne désavouait la défense nationale capitaliste. Il en était de même sur le terrain socialiste : la transformation sociale, l'expropriation des propriétés privées, ont été interprétées d'une manière non moins équivoque. Le revisionnisme de Bernstein et d'autres Kautsky (soi-disant révolutionnaires), a fleuri en Allemagne aussi joyeusement que fleurissent en France le jardin de Bérénice de Barrès.

Là-bas, il y avait trop de méthode, et soi pas assez. On croyait aux hommes, on a donné des idées au peuple, on n'a formé ni son caractère, ni sa faculté de raisonnement. Là, je parle de la majorité des prolétaires allemands, ils étaient instruits, mais non éduqués. Le peuple était bon et sentimental, mais sa bonté manquait d'universalité, elle était localisée et limitée. Il était fraternel et accueillant, beaucoup plus par raison que par sentiment. Ce n'était pas sa faute, mais la faute de ses idoles et de leurs manipulateurs, qui ont développé trop le cerveau, mais pas assez le cœur.

Les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires formaient un noyau très vivant, agissant, donnant une autre orientation d'individualités fortes et de lutteurs courageux. Je ne ferai pas l'apologie de leur conduite pendant la guerre. Ils furent méconnus ou plutôt inconnus pour des raisons non avouées de la presse socialiste de l'Entente. On n'en parla pas beaucoup, même pas du tout pendant la guerre. On en vint à oublier les Landauer, les Kater, les Rockers, et j'en oublie (excusez-moi, mes chers camarades allemands), qui ont pourtant courageusement lutté et même ont souffert pour leurs

convictions. Nous nous arrêtons là car d'ici peu, nous pourrions donner aux lecteurs un tableau détaillé de notre mouvement là-bas pendant la guerre, et depuis la révolution de 1918.

Quand ces lignes paraîtront, la situation peut-être sera changée ; car la transformation sociale profonde que nous attendions impatientement depuis si longtemps, est un fait en voie de réalisation. Patientons, ayons confiance dans ce peuple aux gestes lents, glorieux par un siècle d'éducation prussienne, mais d'un cœur cordial et d'une moralité robuste.

En avant, les frères de là-bas !

TCHERKOW.

Le mouvement anarchiste

Le mouvement anarchiste n'a eu, en Allemagne, avant la guerre, que peu d'importance. En face de la formidable prépondérance de la social-démocratie, c'est-à-dire du réformisme ou socialisme jaune. Ses partisans étaient, quoique animés d'un bel esprit de révolte, trop peu nombreux pour pouvoir exercer une influence quelconque. Au cours de la guerre et pendant la révolution qui l'a suivie, il a perdu quelques-uns de ses meilleurs militants, comme Gustave Landauer, lâchement assassiné par la soldatesque contre-révolutionnaire lors des événements sanglants de Munich, et Erich Mühsam, condamné à de longues années de forteresse, à la suite des mêmes événements. D'autres sont morts pendant la guerre, fauchés par la grande saignée, ou tombés à l'arrière, victimes de la misère et de son cortège de maladies.

Néanmoins, malgré ces pertes douloureuses, le mouvement anarchiste tend à renaitre dans ce pays, malgré toutes les entraves que le gouvernement lui oppose. Déjà, de nombreux groupes se sont formés dans plusieurs villes, notamment à Berlin, Dortmund, Hambourg, Dresde, Hambourg, Brême, Gelsenkirchen, dans le Hanovre, etc. qui se réunissent régulièrement en organisant des conférences, des conférences, etc. dans les faubourgs de la grande saignée, ou tombés à l'arrière, victimes de la misère et de son cortège de maladies.

Néanmoins, malgré ces pertes douloureuses, le mouvement anarchiste tend à renaitre dans ce pays, malgré toutes les entraves que le gouvernement lui oppose. Déjà, de nombreux groupes se sont formés dans plusieurs villes, notamment à Berlin, Dortmund, Hambourg, Dresde, Hambourg, Brême, Gelsenkirchen, dans le Hanovre, etc. qui se réunissent régulièrement en organisant des conférences, des conférences, etc. dans les faubourgs de la grande saignée, ou tombés à l'arrière, victimes de la misère et de son cortège de maladies.

Quant à la répression gouvernementale, elle ne reste pas inactive. Le 3 février dernier on a arrêté, à cause de leur propagande pour notre idéal, nos amis Fritz Kater et Rudolf Rocker.

C'est beau, le socialisme de gouvernement!

Nos correspondants nous prient d'écrire très libéralement nous perdons un temps précieux à déchiffrer des épitres le plus souvent illisibles. Que les copains en fassent attention.

Amnistie ! Amnistie !

Qu'il est long à venir leur geste de libération ! Que leur haine est tenace et quels ressentiments ils ont contre le peuple qui luit, et contre ses apôtres de justice et de liberté.

Vraiment on a peine à croire que cela est possible que des hommes soient enfermés si longtemps pour une pensée, pour un geste partant du cœur, de la conscience, pour une parole, un écrit dont la force est donnée par un idéal de fraternité, d'humanité, ou du ressentiment causé par les crimes sans nom dont les coupables eux-mêmes seraient honteux, si leur conscience particulière de dirigeants n'était atrophiée et sèche à toute sensibilité, vide de toute grandeur.

Qu'ont-ils fait ? Quel est leur crime à tous ces emprisonnés, à tous ces exilés qu'on leur refuse le geste qui les rendrait à la vie, à la liberté, à leur famille.

Enfin, ce n'est pas vrai, ce n'est ni un crime, ni une monstruosité le fait d'avoir un cœur ardent, d'aimer les hommes, qu'ils soient d'Allemagne ou de France, de souffrir de la souffrance des autres, et de considérer comme un devoir ce qui pourrait soulager les peuples.

Raison d'Etat, raison capitaliste, cœur de jouisseur, de tyran. Mais cela n'a qu'un temps, cela a des limites, limites bien proches quelquefois, l'arbitraire, l'autorité ne peuvent durer éternellement, et le populaire moins nerveux, moins soulé, peut entrevoir quelque jour la lumière.

Allons, là-haut, les braves, vous êtes fils des bandits de 89, et vous aimez les citer dans vos écoles, vos discours. C'étaient des hommes, ceux-là, qui ne reculeront devant rien pour faire triompher leur idéal de fraternité. Par leur force, par leur volonté, vous êtes les maîtres maintenant ; on vous guide, et vous la moutarde bien à votre guise, cette pâte molle qu'est votre peuple.

Ne croyez-vous pas que vous aillez exagérer ? que sa souffrance à des limites ? et que, peut-être, à force de fouailler son corps, vous allez trouver ce que vous semble chercher.

Et puis, ils sont fils naturels, eux, de vos pères révolutionnaires, les Cottin, Marty, Barès, les Lesoin, les marins de la mer Noire, les milins de 1917 et tous les autres, les déserteurs, les insoumis, tous ceux dont le sang est chaud et qui vibrent à l'amour.

C'est la force consciente d'un peuple que ces hommes, les mercantis pour qui vous n'avez que douceurs, n'en sont que la pourriture.

Allez-y, allez, jetez du lest, tout le lest que vous avez.

Demain, regardez les yeux ardents, pensez vos vœux pleins, regardez-les pleins de foi, d'espérance, de mysticisme ; demain, ce peuple que vous flagellez en vous jouant, sera l'artisan de la justice supérieure, humaine, contre laquelle nous ne pouvons aller impunément, et alors, à son tour, notre cœur pourra n'être que de pierre.

F. LARAPIE.

20 CENTIMES

Quatre sous. Tel sera maintenant le prix du LIBERTAIRE. Ainsi en a décidé le GROUPE DES AMIS DU "LIBERTAIRE", à sa réunion de dimanche dernier.

Des différents moyens envisagés, nous n'avons retenu que celui-là, espérant que les camarades ne rechigneront pas à payer un peu de plus sur journal de propagande. Mais, contre laquelle nous ne pouvons aller impunément, et alors, à son tour, notre cœur pourra n'être que de pierre.

Donc, à partir de ce numéro, le prix du journal sera de 20 CENTIMES et le montant de l'abonnement porté à 10 fr. pour un an, 5 fr. pour six mois, pour la France ; 12 fr. pour un an et 6 fr. pour six mois pour l'étranger.

LES MEETINGS

Le Comité de Défense des Marins avait organisé samedi, rue Grange-aux-Belles, un meeting en faveur de l'amnistie, des Marins de la Mer Noire, et de la paix avec la Russie.

Nous avons pu nous rendre compte, une fois de plus, combien la classe ouvrière est indignée des procédés ignobles ou criminels qu'emploient les gouvernements, pour le maintien à la hauteur de la tâche exigée par les capitalistes.

Et, à chaque instant, on sentait sourdre des charges, se développer des énergies. Suivant évidemment la parole de l'orateur, chaque assistant reflétait, non plus un désespoir, mais une volonté impatiente d'œuvrer enfin à l'acte de rénovation que sera la Révolution.

H. Barbusse, trop loin pour être à cette réunion, nous dit, dans une lettre, la nécessité de l'action énergique, et apporte l'appui de L. A. R. A. C. et de Clarté. Coen démontre que tous les traits sont des chiffons de papier pour les gouvernements, lorsque cela leur est nécessaire. Il indigna la salle en indiquant que les propositions faites par la France, ratifiées et signées à la convention de la Haye, avaient été violées par la France elle-même. Roussel, sur les bagnes ; Strola réclamant à la classe ouvrière de l'énergie ; Rapport, contre la paix des riches, des bourgeois, mais pour la patrie harmonieuse des peuples libres ; Carré, réclamant la liberté pour ses frères, les marins, qui souffrent du plus beau des gâtes que devrait faire un soldat ; refus de tuer et Pich et Laocasta, tous ont pu voir les frémissements de cette salle archibondée et en sentir les volutes.

Pas d'ordre du jour, il n'était pas nécessaire. Les résolutions sont gravées dans les cœurs et on y répondra bientôt, messieurs les bourgeois.

PROPOS D'UN PAYSAN

Syndicalisme agraire

Nous sommes il y a un mois environ la grève des vigneron du Médoc.

Les vigneron du Médoc sont des paysans sans terre, des paysans qui travaillent la terre des châtelains aux clos renommés. Le principal centre de l'agitation était Margaux. Le château Margaux est le deuxième cru du Médoc, le château Lafite étant le premier.

Les revendications de ces paysans : journaliers, gens à gages, prix faibles n'étaient certes pas excessives, un simple relèvement de salaires, la bouteille de vin quotidienne, rien de menaçant en somme pour la sécurité des propriétaires riches. Un seul point d'intérêt : les viticulteurs sont syndiqués, ils commencent la valeur de la grève, s'ils s'engagent dans cette voie, l'avenir est à eux.

Aujourd'hui nous sommes en présence d'un mouvement de plus d'envergure dans le Bas-Audour, département des Landes. Le centre de l'agitation qui rayonne sur une trentaine de communes est Dax. Ce ne sont plus des journaliers qui sont en grève mais des métayers et ces métayers revendiquent des conditions meilleures de partage, car les propriétaires vous vous en doutez bien un peu camarades, sont des partages et des pires.

Le colonage ou métayage vieille forme d'exploitation en usage en beaucoup d'endroits — et cela de temps immémorial — comporte le partage à moitié fruits, moitié des céréales, du vin, du croû du bétail après avoir mis de côté les semences, les abonnements pour le charbon, le vétérinaire payables en nature. Donner la moitié des récoltes à l'oisif c'est déjà beaucoup trop, mais il y a encore plus mal. Il y a les vieilles redevances féodales, survivances du bon vieux temps. Ainsi pour la contrée qui nous occupe je vais en énumérer quelques-unes ; ce sera édifiant :

Dans la semaine de Noël — fêta caudeau — le métayer apporte à son maître un demi-cochon, deux oies grasses, deux paires de poulets, deux paires de chapons, deux douzaines d'œufs, etc... un balai. Le maître, en outre, a droit à faire exécuter à son métayer *gravis pro deo*, des travaux de réparation, les *corvées d'antique* — on cite un propriétaire qui existait de ses métayers 90 jours de prestation.

Un esprit nouveau souffle parmi les paysans landais. Déjà ceux du Maren-sin et du Bom avaient il y a une dizaine d'années devancé leurs camarades du Bas-Audour. C'était la forêt immense, les pinadas pissant la résine source d'énormes richesses pour les grands propriétaires fonciers mais permettant à peine aux ouvriers de manger le pain de seigle et la bouillie de maïs la *cruchade* analogue à la *polenta* italienne. Le syndicalisme paysan changea cet état de choses. Une fois groupés les paysans exigèrent au lieu du quart, la moitié de la résine et comme les patrons faisaient la sourde oreille, ils usèrent de l'action directe alors en honneur dans les milieux confédérés, ils mirent les pieds dans le plat et ma foi la vaisselle fut un peu délastrée.

Ne croyez pas, camarades, que je parle allégoriquement. La vaisselle, c'est les pots en terre qui, placés au bas des arbres, en dessous des incisions, reçoivent la résine qui coule. Ces pots furent brisés par les grévistes. Des syndiqués furent poursuivis, conduits à Mont-de-Marsan, menottes aux mains, mais le sabotage de la vaisselle donna la victoire aux résiniers les propriétaires durent accepter leurs conditions.

A leur tour les métayers du Bas-Audour semblent vouloir agir avec énergie. Le maïs est menacé de réquisition, le prix de la réquisition est de 75 francs l'hectolitre, tandis que, vendu librement, le maïs atteint cent francs. En bon patriote, MM. les propriétaires expédient le leur à ce prix, ne laissant à la réquisition que celui des métayers.

Mais ceux-ci veillent au grain, ils empêchèrent dans les diverses gares le départ des wagons de maïs. Le vendredi 20 février, des grandes manifestations eurent lieu à Saint-Vincent-de-Tyrosse, à Saint-Germain-de-Marens, à Rivière, à Mées, à Saubrigues. Un étendard sur lequel avait été dessiné la « Bête aux jambons », symbole des redevances abhorrées, ralliait les troupes syndicalistes.

Les bourgeois ruraux prirent peur. Ils firent marcher les huissiers pour donner congé aux métayers syndiqués. A leur appel le gouvernement envoya des soldats comme dans les grèves industrielles. Les fantassins du 18^e et du 49^e et les cavaliers du 10^e hussards arrivèrent sur les lieux.

Il m'est certainement impossible de dire ce qui résultera de cet important mouvement agraire. J'en augure cependant que le vieux sang des Bagaudes et des Jacques bout encore dans les veines paysannes. Ce mouvement vient après

les manifestations qu'occasionna, dans le Midi, la mévente, des vins et que finit tragiquement la fusillade de Narbonne ; il vient aussi après les émeutes de Champagne. Mais le mouvement du Midi était peu clair, submergé de confusionnisme dirigé par des propriétaires. En Champagne, c'était deux départements aux prises, des intérêts d'une même catégorie de producteurs se heurtant pour une délimitation de crus. Dans les Landes, la situation me paraît différente : c'est bien la guerre de classe, la guerre éternelle du pauvre contre le riche qui ne finira que quand jouera le balai, ce balai symbolique que vous apportez à vos maîtres.

Camarades landais, avec tant d'autres bonnes choses, la semaine de Noël, vous les garderez ces oies, ces poulets, ces chapons, ainsi que la moitié de porc et vous garderez aussi vos balais pour balayer vos maîtres.

Jacques LE CROQUANT.

Amis, abonnez-vous
Faites-nous des abonnés

L'ARGENT

On a trouvé un cours d'une perquisition, chez M. Midol, une somme d'argent assez importante.

Le sempiternel : « D'où vient l'argent ? » a été encore posé par les journalistes à la suite du grand capitaine, lesquels domestiques ne manient leur plume que pour défendre l'argent produit du vol, du dol, de l'exploitation d'autrui.

Point n'est besoin pour les requins de la banque, de l'industrie, du comptoir et de la propriété de se demander d'où vient l'argent : en effet, c'est su, c'est connu.

Mais un ouvrier qui est en possession d'une somme d'argent importante (comme un vague imprécis comme il sied aux tartuffes modernes) cela ne peut être admis.

Entendons-nous. Si l'ouvrier possesseur est un « bonnetier ouvrier », bien docile, bien soumis, personne ne demandera d'où vient l'argent.

Mais si c'est d'un militant révolutionnaire qu'il est question, alors Basile, dans le but de le perdre aux yeux de ses camarades, insinue la calomnie.

Midol a des sous, donc il est payé pour sa propagande !

Remarquons qu'il n'est nullement besoin d'avoir de l'argent pour être militant révolutionnaire, être qualifié de payé, de vendu. C'est un « argument » proportionné à la mentalité de qui l'émet et qui ne prouve qu'une chose, l'infériorité de l'acte commis, de la pensée émise.

C'est idiot, parce qu'on peut toujours retourner le même boniment à qui l'envoie. Ce qui serait d'une vérité pure pour les journalistes !

Chenouveau, lui-même, au temps de Panama et de la loi de 1873, Zola et tant d'autres, ont eux aussi été traités comme du poison pourri par leurs adversaires.

Aujourd'hui, c'est Midol qui prend.

Car, à n'en pas conter, son argent lui vient des « Boches », à moins que ça ne soit des Bolchevistes.

Malgré le sujet, essayons de parler sérieusement.

Midol a touché de l'argent, ou des Allemands, ou des Russes. Si c'est du côté allemand que vient l'argent, il nous est très facile de savoir à quel genre d'Allemands appartenait celui qui lui fournit ces fonds à Midol, en posant cette simple question :

Quels sont, parmi les nations, les gens qui ont intérêt à voir et à susciter une situation révolutionnaire partout où cela est possible ?

Ce sont les faits qui vont répondre.

Pour résumer la Commune de 1871, Bismarck, de lui rendre des prisonniers. Ce que le vieux chancelier lui accorda de suite.

Après l'armistice de novembre 1918, les capitalistes bavarois et saxons, menacés par les révolutionnaires spartakiens, implorèrent l'Entente de leur envoyer des troupes. Ce qui fut fait immédiatement.

La même chose se passa en Hongrie, pour étouffer la République soviétique. Et l'entente, ouverte ou lactée de tous les capitalistes du monde entier contre la Russie bolcheviste ! L'argent, les engins de guerre, les vivres envoyés aux généraux et aux officiers pour assommer la jeune République, sont autant de faits qui montrent qu'aucun gouvernement, aucun capitalisme ne peut, ni ne veut soutenir une œuvre révolutionnaire sur son territoire, quelle que soit la gloire, mais, au contraire, ils soutiennent et très logiquement, tous les impérialismes, toutes les réactions, partout où ces institutions sont menacées.

Je viens d'écrire, très logiquement. Mais on m'accordera que si je trouve légitime et logique la politique d'entraide des capitalistes, je trouve non moins logique et légitime la politique d'entraide des révolutionnaires.

Si donc Midol ou d'autres avaient reçu de l'argent allemand, ça ne pourrait être que de la part des révolutionnaires allemands et alors, il n'y aurait ni acheteurs, ni vendeurs, mais simplement entraide pour une œuvre commune.

Observons que dans les deux cas : capitalisme, révolution, le point de vue nationalisme n'existe pas. Les capitalistes ne l'emploient que pour mieux tromper et tenir sous leur joug le prolétariat.

Si l'argent que l'on dit avoir touché chez Midol provenait des Bolchevistes, ce serait aussi naturel que l'envoi d'argent par les gouvernements français et autres aux Koltchak et autres Denikine.

Est-ce à dire qu'il ne peut y avoir de vendeurs, des traitres parmi les militants révolutionnaires ?

Hélas ! non, et encore qu'heureusement ils ne pullulent pas, nous ne pouvons pas dire qu'il n'y en a pas.

Mais ces vendeurs, ces traitres n'ont pas à aller à Berlin toucher leurs traites, deniers, les accusateurs du capitalisme mondial existant partout, ils touchent chez eux.

Et ceux-là, loin d'être insultés, diffamés par la presse à tout faire du capitalisme corrompu, égoïste, flagrant et qualifiés d'éléments sages.

Limboché « D'où vient l'argent ? » ne se pose pas pour eux, évidemment.

Midol n'est pas de ceux-là, au contraire, et c'est la seule raison pour laquelle on a essayé de le salir, ce qui est tout à son honneur.

Il est avec nous avec ceux qui veulent la fin du règne de l'argent, cause de toutes les saletés, de toutes les ignominies, de tous les crimes.

V. LOQUIER.

Le triomphe de Rome

Tout arrive. Devant les événements qui se déroulent dans le monde entier, les puissances du jour cherchent à souder plus étroitement encore les liens qui les unissent, pour faire face au danger qui se dresse devant eux.

Toutes les petites querelles de boutiques diverses disparaissent. Est-ce que cela compte la diversité de vue du franc-maçon du peuple en un être suprême, qui donc mieux que l'Eglise, est capable de prendre les consciences des enfants et de coucher les hommes, sous la peur de châtiments extérieurs à la vie ?

Qui donc est capable, autre que l'Eglise, d'avoir cette immense fortune, dirigée par une unité de pensée pour créer dans les peuples l'ignorance nécessaire aux croyances absurdes ?

Les dirigeants, vendus aux puissances de l'or, c'est-à-dire leur imposition la reprise des relations avec le Vatican.

C'est fait. La République française, qui sous l'influence des radicaux français nous avait rompu toutes relations officielles avec le monument d'ignominies que représente l'Eglise romaine depuis des siècles, est devenue radicale, toujours franc-maçon, mais combien peu radicale, décevant la république.

Et le peuple laisse faire... Il laisse toujours faire, le peuple, tant qu'il n'a pas une conscience exacte de ce qu'on lui fait subir. Mais s'il n'a pas cette conscience, s'il ne sait pas, la faute à nous, sachant les événements désastreux causés par la foi ignare du catholisme régnant en maître, n'ont pas su inspirer au peuple cette conscience ? On n'a pas voulu créer dans la pensée prolétarienne le dogme nécessaire (l'éducation) pour que lui inspire l'existence des évènements. Quand il reprend les écrits de Paul Bert ?

Faudra-t-il une rénovation du catholicisme répondre par de nouvelles éditions des livres et coutumes de la religion à travers les âges ?

Faudra-t-il répondre par millions, les brochures ; la peste religieuse et celle si bien faite de notre ami Sébastien Faure : Les Crimes de Dieu !

La reprise des relations avec le Vatican sous le régime du Baron Millerand, l'ex-avocat militaire, des congrégations, Ah ! qui tout arrive.

Pour nous qui savons la triste mentalité des politiciens, arrivistes, de toutes couleurs, conditions d'idées, changeant de pensées plus que de chemises, personnages sceptiques, népotistes absolus dans l'administration humaine, ce qui nous importe, c'est que comme tout le monde prend n'importe quel animal et l'exploite, sans savoir, sans vouloir connaître les souffrances des déshérités cela ne nous surprend pas.

Après une tête de mort régnant sur les jours avec une seule pensée : Je fais la guerre ; symbolisme absolu d'un cadavre créant de plus en plus la mort, un oiseau de proie comme le baron Millerand aidé des dévins Daudet ne peut prendre comme devise que : J'abrutis le peuple !

La reprise des relations de la République avec le Vatican, c'est le commencement de la chaîne des réactions qui ont essayé de nous autour du peuple en voie de révolte. Les bons prêtres chrétiens, précheurs de guerre, mais qui surent, le plus grand nombre d'entre eux, s'abriter dans les hôpitaux, pour essayer de faire le rachat des âmes des républicains à leurs inépuables, sont mobilisés partout pour entreprendre au haut de leurs chaires, les prédications contre les ouvriers coupables de vouloir vivre.

Et nous laisserons faire, et nous ne crions pas à ce peuple : a Vous l'ignominie dans lequel on veut vous plonger. Sachez que si vous résistez pas à l'initiation de ce bord, mais soutenez, tu te réveilleras un jour, avec devant toi, pour toi ou tes fils les horreurs, des bûchers de la très sainte inquisition !

Déjà, sans le dire, une nouvelle croisade est entreprise, sous le signe de Rome. Ce n'est plus au nom de Dieu le vent qu'on le conduit à Jérusalem et en Orient, mais si le mot n'est pas le même, l'acte existe, le rôle paillard de la vie de tes fils qu'on expédie là-bas, tu paieras de tes sueurs les années qu'on y transporte pour tuer sous l'inspiration de ceux qui ont mis le pied sur lui qui a dit : tu n'as pas l'un matériel de ton salaire les impôts déjà fort lourds, qui le seront encore beaucoup plus, pour que triomphe sur terre la politique papale du radical ensoutané Millerand.

FLOTTER.

SAMEDI 27 MARS, A 8 H. 30
Salle de la Belleville, 23, rue Boyer
(Métro : Martin-Nadaud)

SOIRÉE ARTISTIQUE

POUR QUE VIVE « LE LIBERTAIRE »
Concours certain de Mmes :
Suzy DREZ, Jane JANVIER
LA FREYTTA — Rachel LE NOEL

LES MEDINA
comédiens espagnols, dans leur répertoire

Allocation par Georges PICHG

BELLANGER, dans son répertoire
Charles D'AVRAY, dans ses œuvres

Le célèbre chanteur napolitain NOVELLY
dans ses créations

Le camarade LE MEILLOR
dans son répertoire

Au piano : André THUMERELLE

Par suite des nouvelles restrictions, on commencera à 8 h. 30 précises.
Participation aux frais : 2 francs.

A nos Abonnés

Un des difficultés financières que nous traversons, nous avons eu bien faire en adressant, avec ce numéro, à chacun de nos abonnés, une liste de souscription numérotée et un appel qui l'inviteront encore dans leur journal.

Nous les priions de réserver bon accueil à nos sollicitations et les engageons à faire connaître autour d'eux notre effort pour assurer la vie du Libéraire, et mettez leur entourage, leurs camarades de travail, à soulever sur nos listes.

En deux semaines nous avons déjà reçu près de 2.000 francs. C'est là un bel effort de solidarité. Mais il y a loin néanmoins des 10.000 francs qui nous sont indispensables, dans le plus bref délai, pour assurer la vie du Libéraire.

Nous croyons ne pas nous tromper en comptant sur la célérité et l'esprit de solidarité de nos abonnés, pour qu'ils nous retournent sans retard les listes de souscriptions, bien remplies.

Il y a de la vie du journal, camarades.

POINT DE VUE

Pour la Souveraineté du Travail

La vie chère qui menace de nous ramener à une dizaine de siècles en arrière, aux temps moyenâgeux où, sur les campagnes dévastées par les guerres féodales, les serfs errants se sustentent de racines et mouraient d'atroces maladies, apparaît bien plus comme un système gouvernemental que comme un phénomène accidentel appelé à disparaître.

Il est de fait que la lutte contre la vie chère n'a jamais existé sérieusement et qu'elle ne semble pas devoir être entreprise sincèrement ni par les Pouvoirs publics ni par les organisations ouvrières.

Laissons les Pouvoirs publics, laissons l'Etat, qui peut, on le soupçonne, poursuivre un plan de famine, prolongement naturel du plan de massacre dont le terme arriva trop tôt, et tenons-nous en au côté ouvrier.

Les grandes corporations qui détiennent une parcelle de la puissance sociale et seraient en mesure d'influencer la marche des choses, ne font pas un mouvement, pas un geste, qui se puisse interpréter comme tendant à l'abaissement du prix de la vie.

Toutes les revendications, à quelques exceptions près, se font sur des augmentations de salaire. Et comme la loi d'incidence régit l'économie sociale se manifeste à tout moment, il arrive obligatoirement : 1° que les corporations qui ont obtenu gain de cause, c'est-à-dire l'élévation de salaire, ne tardent pas à perdre sur-le-champ de la consommation ce qu'elles ont obtenu sur le terrain de la production et n'ont en fin de compte que l'illusion d'échapper momentanément à l'implacable loi d'airain ; 2° que les corporations faibles ou les catégories sociales telles que les employés et les techniciens dont les moyens d'action collective sont nuls, souffrent de la médiocrité d'appointements qui s'éloignent sans cesse davantage du minimum nécessaire.

De là des antagonismes funestes entre corporations et individus qui devraient normalement marcher la main dans la main, qui devraient faire bloc, se soutenir, s'appuyer mutuellement, coordonner leurs efforts et s'inspirer d'une idée commune, cette idée ne serait-elle que la lutte contre le système gouvernemental de la vie chère.

Lorsque les cheminots remportent sur le capitalisme ferroviaire une victoire que ce dernier monnaie aussitôt, et parfois même anticipativement, au détriment des voyageurs et des consommateurs ; quand les employés des métrés ou des omnibus bénéficient de maigres augmentations que les patrons traduisent, incontinent, en augmentations formidables des prix de trajets, — (et ce qui est vrai dans ces deux cas, l'est dans la généralité) — qui ne se rend compte que les corporations sont dupes et que la grande masse est victime ? Qui ne voit que les puissances capitalistes ne font que renforcer leur profit par une façon d'escroquerie d'autant plus dangereuse que la classe ouvrière, dans son inconscience corporatiste, en paraît le complice intéressé ? Qui ne voit enfin que le jugement simpliste des individus pris dans l'infériorité engrenage de la vie chère et sensibles aux menées de la presse stépendie, accusent l'insatiable appétit des ouvriers enrégimentés dans leurs syndicats !

Voilà justement le résultat moral que, dans sa grosse malice anthropophage, le capitalisme recherche. — Diviser les masses opprimées et spoliées ; — susciter et entretenir des antagonismes, des envies, des haines d'esclaves à esclaves ; — S'opposer par tous les moyens à ce que les intérêts matériels communs se comprennent, s'unissent ; — Empêcher les efforts de devenir cohérents et les énergies de converger vers un but unique ; ce résultat atteint, la classe capitaliste peut se flatter, non sans une apparence de raison, d'avoir assuré ses « biens » contre tous risques d'expropriation.

Il est pourtant des militants révolutionnaires, non des moindres, qui soutiennent que l'accroissement du gâchis social, les mouvements chaotiques et impulsifs dénués d'idée, mais souvent saturés de bas instincts, sont de nature à préparer les conditions catastrophiques d'une révolution style russe.

Ces militants, dont la sincérité est hors de cause, ignorent-ils le sens de notre histoire ? Croient-ils qu'un mouvement révolutionnaire issu de l'extrême détresse — détresse matérielle et morale, — a des chances d'aboutir à autre chose qu'à une tragédie sanglante avec, pour finir, le masque grimaçant du Césarisme ou de la Dictature ? Croient-ils qu'une Société d'harmonie, comme ils la rêvent, puisse sortir du néant des principes et de la tourbe des recrus ?

Croient-ils enfin que la force des mitrailleuses ne restera pas l'ultima ratio des Pouvoirs qui auront à faire face aux mouvements populaires qu'elles soient l'étendue et la perfection du chaos qui aura présidé à la révolution catastrophique ?

Une telle issue n'est pas désirable. Je

La Banqueroute

Les questions financières ne sont pas de celles qui nous passionnent le plus. Nous n'avons pas l'habitude de leur accorder, ici, une très grande attention. Cependant, elles sont si étroitement liées aux événements politiques et sociaux ; elles peuvent exercer sur eux une telle influence, les aggraver, les transformer et même les déterminer, que nous ne pouvons nous en désintéresser.

La banqueroute inéluctable dont frémit d'avance le monde capitaliste, n'est pas faite pour nous effrayer ; au contraire, elle nous agré. C'est une solution qui ne peut avoir que des avantages.

Le fait d'avoir des dettes, n'est désastreux pour un peuple, qu'autant qu'il est contraint d'en supporter la charge en s'étendant à en payer les rentes. Dès qu'il est décidé à rester insolvable, elles n'ont plus rien de gênant.

La débâcle financière de l'Etat français est un fait d'évidence qui s'impose et que rien ne peut conjurer. Quoi qu'on fasse elle est certaine.

Cette certitude n'est pas ce qui sourit le plus à nos maîtres. Ils voudraient bien se dérober à la pénible obligation de liquider une situation vraiment désespérée, mais dont ils espèrent, malgré tout, garder pour eux tout l'actif, en laissant au compte du peuple tout le passif.

C'est à quoi s'emploie, de son mieux, en ce moment, Sa Compétence Marsal, notre éminent ministre des Finances, avec l'aide non désintéressée de tous les journalistes bourreurs de crânes, qui battent frénétiquement, en faveur de l'emprunt, le rappel de la main à la poche.

Il n'est pas douteux que la classe bourgeoise et capitaliste est décidée à tout tenter pour faire porter le poids de la faillite sur les épaules du peuple. Il importe donc, que le peuple ne soit pas moins décidé à rejeter loin de lui le terrible fardeau dont on prétend l'assourdir.

Toute la politique financière du gouvernement actuel tend, non pas à empêcher la banqueroute, ce qui est impossible, mais à la masquer, à la retarder, aussi longtemps que possible, en faisant avaliser, par le peuple, au moyen des emprunts, le montant total de la dette dont on lui fera payer, d'autre part les rentes annuelles, au moyen des impôts écrasants qui grèveront son présent et son avenir.

Cela, pour éviter aux capitalistes et aux profiteurs, les ennemis d'une restitution légitime, et laisser en leur possession les gains scandaleux et criminels qu'ils ont réalisés à la faveur d'une calamité générale dont ils furent les auteurs et les bénéficiaires, au détriment du plus grand nombre qui doit en supporter le déficit.

La tentative est effrontée autant qu'odieuse. Elle sera vaine. Car, la banqueroute qui est pour les peuples un commencement de délivrance, est virtuellement ouverte. L'Etat a mis en circulation pour 35 milliards de billets de la Banque de France qui, n'a pour les payer, que trois milliards d'or. Encore, n'est-ce pas bien certain. Quel que soit le syndicat, bourgeois ou révolutionnaire, qui présidera à la répartition, cela ne fera jamais que du 8 %, à peu près.

En réalité, notre billet de cent francs ne vaut pas plus de huit francs et les Américains, les Anglais, les Espagnols et autres étrangers, sont encore très généreux, pour ne pas dire téméraires, de l'accepter pour trente-cinq francs. C'est quatre fois plus qu'il ne vaut.

Si, par la banqueroute, on ramenait le billet de cent francs à sa véritable valeur qui est de huit francs, le change serait immédiatement au pair et le coût de la vie diminuerait, sinon dans la même proportion, qui est de cent à huit, c'est-à-dire de onze douzièmes, mais au moins des trois quarts. Quelle aubaine pour les pauvres gens. Sans compter que les spéculateurs n'ayant plus à leur disposition les milliards de valeurs fictives, pour accaparer, comme ils le font, tous les produits nécessaires à la vie ; elle redeviendrait possible.

Ces horribles billets de banque, avec lesquels, actuellement, on affine, on rançonne, on ruine, on pille, les populations, sont les mêmes qui ont déjà servi à les faire massacrer. C'est avec ces milliards de fausse monnaie, que l'Etat a payé ses créatures et ses séides ; ses militaires assassins, ses journalistes corrompus ; ses mercantils, ses fourbeurs, ses profiteurs et ses voleurs. En un mot, toute la bande des patriophages, qui ont dévoré la France comme une proie, et qui s'acharnent encore sur les derniers os de sa misérable carcasse, que la banqueroute, seule, pourra leur faire lâcher.

Encore, n'est-ce là qu'un seul des bons côtés de la banqueroute qui, quoi qu'on en dise, n'a rien de hideux pour les peuples.

Je suis loin de partager les préventions que Mirabeau émettait sur la banqueroute, dans son discours reproduit approbativement par M. G. Téry, dans l'Œuvre du 20 février dernier.

Mirabeau était un bourgeois et M. G. Téry en est un autre. Mirabeau était un faux révolutionnaire qui pactisait avec la Cour. M. G. Téry est un faux libéral qui pactise avec les capitalistes.

L'opinion de ces deux messieurs est donc forcément suspecte.

Je ne pense pas, avec Mirabeau, que la banqueroute est l'impôt le plus inique, puisque, en ce qui nous concerne, et en plus de l'avantage que j'ai déjà signalé, elle nous débarrasserait, en bloc, d'une dette énorme de trois cents milliards et, du même coup, d'un impôt annuel de quinze milliards, à payer pour les rentes. Sans parler des autres conséquences heureuses qui pourraient résulter d'un effondrement si opportun.

J'admets, avec M. G. Téry, que si les riches souscrivaient à l'emprunt pour la moitié de leur fortune, — ce dont ils se gardent bien — ils pourraient espérer sauver l'autre moitié, en retardant la banqueroute ; mais je n'admets pas que les pauvres s'enrichiraient en y souscrivant pour la moindre obole. L'intérêt des pauvres, sinon pour s'enrichir, du moins pour ne pas appauvrir davantage, est certainement de ne pas soutenir l'emprunt, destiné à retarder la banqueroute qui doit les libérer.

D'ailleurs, M. G. Téry ne s'illusionne pas sur le sort de sa recommandation. Il sait très bien que les riches ne sont pas assez intelligents et que les pauvres pas assez stupides pour suivre son conseil. Au fond, il s'en moque. S'il recommande l'emprunt aux

uns et aux autres, c'est avec la même sincérité et la même conviction... éclairée, qu'il mettrait à leur recommander le Jubel et l'Urdonai.

Aussi bien, pour les pauvres, la recommandation est ridicule. Pour souscrire à l'emprunt, il ne faut pas être vraiment pauvre. Quant à s'enrichir en prêtant de l'argent à l'Etat, à 5 %, en le supposant solvable, c'est une mauvaise plaisanterie. La spéculation sur les denrées alimentaires ou les matières premières à 500 %, est bien plus fructueuse et bien moins hasardeuse. M. G. Téry ne l'ignore pas.

Ainsi, quand l'Œuvre imprime en caractères gras : *Peuples, souscrivez à l'emprunt pour vous enrichir*, elle fait, non seulement de la publicité pour le compte du gouvernement et des capitalistes, mais elle se livre en même temps, sciemment et impudemment au bourrage de crâne le plus inepte.

Cette affirmation de pure imbécillité, n'est pas, il est vrai, signée de M. G. Téry, mais elle est digne de l'être.

Qu'une réclame aussi idiote, vénales et mensongère rapporte gros à son auteur, c'est probable. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne rapportera pas un centime de plus à l'emprunt.

Les mensonges intéressés des journalistes n'empêcheront pas la débâcle ; parce que, quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse, rien ne peut l'empêcher. Ils la favoriseraient plutôt. En masquant la situation, ils empêchent d'y remédier et augmentent le désordre et le gâchis. Et puis, ces mensonges coûtent cher. Les journalistes ne mentent pas pour rien. Pas plus M. Téry que M. Daudet, ni que M. Hervé. Cela grève d'autant le budget et ne peut qu'accélérer la faillite qui le répète, est une bonne affaire pour les peuples.

Toutes les heureuses conséquences d'une banqueroute totale, ne sauraient être envisagées dans un article ; pas même dans un volume. J'en ai déjà indiqué deux, ci-dessus. Il en est d'autres :

La principale est certainement l'affaiblissement du pouvoir central de l'Etat qui, étant à court d'argent, ne peut plus exercer sa puissance sur ses nombreux agents, qui n'agissent jamais par conviction, mais par la seule impulsion de l'argent qu'ils reçoivent.

Dès que l'Etat ne peut plus payer, il n'est plus obéi ni servi. L'argent est aussi nécessaire à son existence que le sang est nécessaire à l'existence de notre corps où il apporte la circulation, l'activité, la chaleur et la vie.

Dès que le sang cesse de circuler, la vie déperit. Dès que l'argent cesse d'être distribué, l'Etat périt.

C'est une chose digne de remarque, que cette immense agglomération de rouages et services divers : parlement, armée, magistrature, police, administration, etc., etc., qui constitue la puissance de l'Etat par laquelle on asservit les peuples, soit elle-même, asservie par l'argent et subordonnée à sa puissance.

Il y aurait là le thème d'une magnifique étude qui dépasserait de beaucoup le cadre de cet article.

Pour l'instant, je veux me borner à signaler ce fait que, la puissance de l'Etat est subordonnée à la puissance de l'argent dont il dispose, et qu'un gouvernement pauvre, étant toujours un gouvernement faible, perd par cela même, une partie de sa nocuité.

Les gouvernements étant, par définition, les ennemis des peuples, les peuples ont tout intérêt à leur affaiblissement, en attendant leur disparition.

Par cela seul, la banqueroute qui, heureusement, est inévitable, serait déjà désirable.

Elle l'est encore pour beaucoup d'autres raisons. A la condition toutefois, qu'elle soit vraiment une banqueroute totale, brutale et définitive. Car, rien ne serait plus désastreux qu'un fausse banqueroute, truquée et maquillée, comme celle que nos gouvernements sont en train de nous manigancer, en laissant aux voleurs tous les droits des créanciers et aux vols toutes les charges des débiteurs.

Cela ne se peut pas.

Il nous faut, au moins, une banqueroute complète, générale et intégrale, comme en Russie.

C'est-à-dire, l'annulation pure et simple de toute la dette publique.

Le jour où tous les peuples pourront dire, comme ces commerçants fauchés et cyniques : « Enfin ! nous avons fait faillite ! » à marquer pour eux l'ère d'une vie nouvelle et la fin de l'étape capitaliste, si cruellement meurtrière à l'humanité.

Ce jour-là n'est plus éloigné.

LUX.

Nous commencerons la semaine prochaine la publication de

La Nouvelle Gloire du Sabre

De notre collaborateur VIGNE D'OSTON

Documents recueillis pour servir à l'histoire de la Grande Guerre

AVANT-PROPOS

Coupables et Responsables

De Poincaré à Clemenceau en passant par Viviani et Millerand.

PREMIERE PARTIE

Les Crimes du Service de Santé

Hôpitaux et infirmeries. — Epaves et déchets. — La galerie lamentable des mutilés.

DEUXIEME PARTIE

Les Crimes de l'Etat-Major

Général de la Marine

La vérité sur le désastre des Dardanelles. — L'enfer de Salonique. — La gâchette des cuirassés. — L'erreur de la guerre au non.

TROISIEME PARTIE

Les Crimes des Conseils de Guerre

L'Affaire Gasanova. — Les mutins de la mer Noire. — Les victimes inconnues.

QUATRIEME PARTIE

La Terreur en Afrique du Nord

Les massacres d'Algérie. — Le martyre de la Tunisie. — La guerre et la dictature militaire au Maroc. — Le recrutement à cravache et au nerf de bœuf. — Le martyrologe des bagnes militaires et des pénitenciers indigènes.

CINQUIEME PARTIE

Le Brigandage Syrien

CONCLUSION

LA PHILOSOPHIE DE LA GUERRE. — PSYCHO-PATHOLOGIE DU GUERRIER

La tyrannie des habitudes

L'instinct se distingue de l'intelligence en ce qu'il est incapable de progrès.

Il est des instincts très complexes, tel celui des oiseaux dans la construction de leur nid. Malgré l'ingéniosité déployée par ces animaux, il est permis de penser que l'intelligence n'a que peu de part dans leurs actes; ces actes se reproduisant sans changement de génération en génération.

Chez l'homme, le nombre des instincts est très grand. Beaucoup de nos actes ont commencé par être des actes intellectuels; ils deviennent instinctifs par la répétition. L'enfant qui apprend le piano commence à faire de grands efforts pour lire les notes, frapper les touches; à la fin la lecture de la musique, le mécanisme, se systématisent et le pianiste joue sans même y penser.

Même processus pour l'adolescent qui apprend un métier; la façon de tenir un marteau, une planche, une scie, la série des mouvements à faire sont au début, pour se mettre au point, on a fait de grands efforts de mémoire et d'intelligence; à la longue l'intellectuel devient une manière d'automate, il fait son travail: leçon, diagnostic, calcul, etc., sans presque y penser.

L'instinctivité présente de grands avantages. Par elle la somme de travail est diminuée dans de très grandes proportions. La supériorité d'un homme qui a, comme on dit, « la pratique » sur un débutant, tient précisément à l'organisation déjà ancienne des acquisitions; organisation qui permet d'accomplir à coup sûr la tâche demandée.

Mais, d'autre part, ces efforts crébraux redoutés parce qu'ils sont pénibles, sont précisément la vie de l'esprit et par suite de l'individu tout entier. L'homme qui cesse d'apprendre et s'en tient aux acquisitions de l'enfance et de la jeunesse devient vite un ankylosé de l'esprit, homme de routine figé pour le reste de son existence.

De même que les muscles s'entretiennent par l'exercice, l'esprit pour rester en forme a besoin de travail constant. Malheureusement les préjugés sociaux tendent à maintenir les hommes dans la sphère instinctive, contrecarrant l'effort intellectuel continu. Toute notre vie est réglée d'avance par la société, de telle manière que l'on répète sans y penser ce qu'ont fait nos parents et grand-parents, croyant les actes aussi naturels que de manger ou de respirer.

C'est un préjugé par exemple de croire qu'il y a un âge passé lequel on ne peut plus apprendre.

Je suis ignorant, entend-on dire à tout instant; ce n'est pas ma faute; mes parents ne m'ont pas fait instruire. C'est un malheur évident de ne pas être allé à l'école un temps suffisamment long; mais le malheur n'est pas irréparable. Ce qui ne s'est pas fait durant l'enfance peut se faire à l'âge adulte, voire dans la vieillesse. Peut-être la mémoire est-elle un peu moins bonne et ce n'est pas certain, car la mémoire revient très vite quand on se remet au travail. En revanche, le jugement est bien supérieur; il ne faut pas oublier que les enfants apprennent la plupart du temps sans comprendre.

Ce qui est vrai du travail intellectuel, l'est aussi du travail manuel. Combien de gens se croient voués pour leur vie aux besognes inférieures parce que leurs parents ont négligé de leur faire apprendre un métier. Un individu vraiment énergique doit savoir se suffire à lui-même; ce que les autres n'ont pas fait pour lui, il le fait. Malheureusement les habitudes sociales se mettent à la travers de l'énergie individuelle; les patrons ne veulent pas de l'apprenti de trente ans dont les adolescents feraient des gorges chaudes.

Par la force des choses, la guerre faisant des mutilés par millions force a été d'apprendre un nouveau métier à ceux qui ne pouvaient plus faire l'ancien. Il a fallu l'horrible cataclysme pour secouer l'humanité de ses routines. L'irrégularité absolue de l'existence est mauvaise; mais la régularité trop grande est mauvaise également. Dans les convents où non seulement le jour, mais la minute a son emploi fixé, une fois pour toutes, les individus deviennent de véritables machines. Ceux qui quittent la vie religieuse sont pour un temps effrayés par la vie et incapables de s'y adapter.

Dans la vie, l'automatisme pour être moins complet est encore très grand. On se lève à la même heure; on se couche à la même heure; on mange à la même heure.

Il est des petits fonctionnaires qui, pour rien au monde, ne retarderont ou n'avanceront de cinq minutes leurs repas; qu'espérer de tels hommes? Proposez-leur de les emmener le soir même, au théâtre ou dans une réunion. Vous les entendrez se récrier. Comment ils feraient comme cela, tout de suite... il fallait les prévenir à l'avance; les laisser réfléchir; on ne peut se décider ainsi au pied levé. Si au lieu de la réunion on avait proposé un voyage, les mêmes

gens vous auraient cru fou. Pour se décider à un voyage il faut des mois.

Dans la classe ouvrière, cette fossilisation de l'individu est moins complète; néanmoins les routines sont encore sur elle d'un poids bien lourd. C'est une des causes pour lesquelles la révolution ne se fait pas.

Doctoresse PELLETIER.

Préservez-nous de nos amis!

Paris, 27 février. — « L'ordre de grève générale n'a pas été lancé la nuit dernière, comme on s'y était attendu. En réalité, comme on le sait, la Fédération nationale des Cheminots n'est, au fond, pas favorable à une initiative qui a été dirigée contre elle également par les éléments révolutionnaires. »

« Tirillée en sens divers, elle ne cède, depuis vingt-quatre heures, de tergiverser. Au contraire, l'attitude du gouvernement est parfaitement nette et très énergique. »

« Quel est donc le minoritaire, le bolcheviste, le sale anarchiste qui dévoie ces choses? C'est le correspondant du très conservateur, du bourgeoisissime Journal de Genève, Eueyngstons. »

« Pour carter les plaisirs, Havas, mine d'or, nous ouvre ses files. »

Paris, 25 février. — « D'autre part, on annonce que M. Bidegaray, secrétaire général de la Fédération des Cheminots, a refusé mercredi matin de lancer l'ordre de grève. »

« Paris, 23 février. — « D'autres part, la Fédération nationale des Cheminots annonce que M. Bidegaray, secrétaire général de l'organisation des Cheminots, est allié depuis mercredi, gravement malade d'une congestion pulmonaire. »

« Mercredi fatal, on le voit! Curieuse coïncidence, fortuite assurément, Bidegaray est allé en draps rouges, s'il n'avait pas dû passer son bidet entre les draps blancs, blancs comme le drapeau des capitulaires Chauve et Couvain. »

Mais vous avez eu, veinards de cheminots! une commission d'arbitrage. Cette belle commission a été présidée par M. Bidegaray. Qui en, Bidegaray? N'est-ce pas l'âme damnée, le Mandel à tout faire de ce Briand qui, en 1910?... Il nous en souvient, mes frères! Choix délectable.

Paris, 2 mars (Havas). — « M. Millerand a déclaré ce matin aux journalistes que tout le monde doit se féliciter des résultats obtenus dans la grève des cheminots. »

C'est complet. Tout le monde, Millerand, Compagnies, bourgeois, castes en tous genres. Les grévistes ne troubleront pas un concert si touchant. Il y a bien un article de l'accord, si harmonieusement établi, qui dit: « Les jours de grève ne seront pas payés. »

Je sais que certaines catégories de cheminots, qui firent grève quinze jours, à cet énoncé, froncent le sourcil et regardent la terre. Ce sont de mauvais Français. Comment! lorsque Millerand lui-même déclare que tout le monde doit se féliciter des résultats obtenus, il est des grévistes pour penser à la paye absente, aux dettes chez les fournisseurs, aux semelles qui prennent l'eau (bah! une bronchite ou une congestion... de grévistes, hehehehe!), à l'estomac contracté, aux mois de gêne qu'il faudra passer pour éteindre les dettes de la grève!

« Millerand dit le baron von Millerand pour établir les conditions de guerre et à déferer ces défaites! »

En attendant, réjouissons-nous, puisque nos permanents demandent et obtiennent depuis l'Union sacrée l'arbitrage à tout bras, Millerand, qui se a félicite... entend les combats et nous combats en instaurant l'obligation, évidemment dit l'abolition en fait du droit de grève.

Refrain: « Tout le monde doit se féliciter des résultats obtenus dans la grève des cheminots. »

Je propose une variante: « Tout le monde, mais plus particulièrement les cheminots, les classes ouvrières surtout, doit se féliciter des résultats obtenus, etc. »

S. CASTEU.

Le camarade Casteu, voulant rassembler les éléments d'une brochure de propagande contre l'institution des permanents ouvriers, prie tous les camarades que ce sujet intéresse, de lui envoyer tous les documents, articles, journaux, informations, renseignements, etc., qui démontrent la nocivité du fonctionnement ouvrier, en France et ailleurs. Il ne sera fait état que des écrits dont la source et la date sont bien indiquées. Adresser à S. Casteu, à (Grillon Oise). Merci d'avance pour la propagande!

ANNIVERSAIRE DE CIRCONSTANCE

Il y aura bientôt un demi-siècle, 49 ans exactement, Paris à cette même époque, le 13 mars 1874, après avoir connu les rigueurs d'un siège et les aïres de la famine, descendait bravement les barricades se revolvant contre les responsables de ses maux, les gouvernants incapables de l'époque, les Thiers, les Trochu, les Favre et consort.

On connaît la féroce répression qui s'ensuivit, le massacre de 35.000 Parisiens, l'effacement de la Commune.

A cinquante ans de distance, la situation se représente la même.

Echos et Glanes

PAS PRESSES
Tout vient à point à qui sait attendre! Tel est, semble-t-il, l'avis des Trade Unions qui, réunies à Londres en Congrès afin de décider si elles auraient recours ou non à la grève générale pour contraindre le gouvernement à nationaliser les mines, se sont prononcées à une forte majorité (3 millions 750.000 voix contre 1.015.000) en faveur d'une propagande politique.

Nos camarades d'Outre-Manche (ou plutôt leurs permanents: la plate est universelle) vont à l'action ou même contre l'action avec un légion tout britannique. Ils repoussent, pour le moment, la grève générale pour agir. L'action politique elle-même semble les affaiblir puisqu'ils baptisent propagande politique.

Allons! avant dire qu'ils formulent des revendications dans l'espoir de les voir aboutir... que Calendes. On comprend que le Daily Mail se refuse à en constater la décision des Trade Unions, mais qu'il s'agit d'une propagande politique.

ART ET CABOTINAGE
Le Comité intersyndical parisien du Spectacle avait été bien inspiré en s'élevant contre une pièce où les aspirations patriotiques étaient calomniées et l'idéal social des travailleurs travesti tendancieusement, plus que tout, à la scène le Théâtre de l'Alcazar.

Nous disons bien plus haut: étaient, et non pas sans calomnie, car tout s'arrange ici-bas. Ce que les comédiens syndiqués avaient de prime abord considéré comme une calomnie des travailleurs, est devenu sans doute une apologie de ce même idéal.

Encore des illusions qui s'évaporent! Nous qui avions cru que les comédiens venus au syndicalisme comprendraient la tâche immense d'éducation populaire qui leur incombait; nous qui pensions que par un effort persévérant et une volonté consciencieuse, ils arriveraient progressivement à faire disparaître de la scène les spectacles qui encombrent, les spectacles pornographiques, les spectacles de dégradation, les spectacles mornes, grotesques ou ridicules qui la discréditent!

VEU CHERE
Ceux dont la bourse ne leur permet pas le loisir de manger de la brioche, paient le pain 1 fr. 05 le kilo. — à l'exception de ceux qui ont une brioche à la main.

FRANCHISE PATRONALE
Le groupement des Intérêts Economiques a fait plaquer à profusion sur les murs de la capitale — sur ceux de province aussi — des affiches d'immenses affiches rouges expliquant aux citoyens que les grèves les ruinent.

TROP D'ESPÉRANCE, FECOND
L'Atelier, son nom l'indique, est un journal de « travailleurs ». La preuve? Voyez: Comité de Rédaction: Jouhaux, Dumoulin, Laitier, Lapierre, Merheim, Perrot, Tenor. Tous des types qui se croient au boulot. Et pas seulement huit heures par jour... Un journal offensif, l'Atelier! Son but? Combattre tout ce qui est révolutionnaire. Et par les moyens les plus élégants, encore.

Même chaos résultant de la guerre. Même incapacité gouvernementale à trouver de justes solutions. Seuls les hommes, les révolutionnaires semblent donner à l'œuvre de rénovation sociale qui les attend...

Admission donc sans réserves de bel exemple de révolte de nos ancêtres les COMMUNARDS, parmi lesquels étaient les Louise Michel, les Ferré, les Vallés, et tant d'autres braves, et souhaitons que bientôt nous soyons à même de prendre leur revanche et de marcher sur leurs traces glorieuses.

TOUT ARRIVE...
Avec une précision rigoureuse et saisissante, M. de La Palisse, ressuscité sous les espèces de M. Perrot, offre à la méditation des militants ouvriers qui lisent l'Atelier et agissent sur le salaire?

EXCELLENTE RAISON
Depuis qu'il est entré au Parti, pour décrocher le trébuchet qui manquait à son arsenal, le citoyen-député Paul-Georges Noury a été par le Socialisme. Et quand il arrive à cet écrivain socialiste d'écrire par hasard dans un journal socialiste, on peut être assuré que de sa plume ne s'échappent que des vérités conformes au Socialisme le plus orthodoxe.

COMITE D'ENTENTE DES JEUNESSES SYNDICALISTES DE LA SEINE
Participation aux frais: 0 fr. 50

REponse à une saloperie
Dans un canard, qui n'est point déchainé, et qui ne manque sans doute pas de nombreux fils à la patte, canard qui vit le jour la semaine dernière et auquel collabore toute la fine fleur du « syndicalisme de réalisation », dans une rubrique, intitulée: « épinglons », un collaborateur anonyme prend à partie « le groupe libertaire » de Saint-Etienne au sujet de la réception qu'il ménagea, il vous en souvient, aux « camarades » Jouhaux et Merheim.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

LE DUMOULIN D'HIER
Dumoulin, qui presque jusqu'à ses derniers jours de la guerre fut avec nous, comme il l'était auparavant, le Dumoulin que nous considérons comme un des nôtres, comme un libertaire convaincu, plus que le changement d'attitude d'un Merheim, nous déconcerta...

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

UNE INIQUITE
Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine, et une vieille mère à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

Féminisme et Population

La Palisse nous le dirait: Le féminisme est né de l'asservissement de la femme: « Esclave aujourd'hui, demain notre reine... » chanta Paul Paillette.

Nous n'en demandons pas tant... Egalité, messieurs, voilà notre drapeau.

« Première vue, il semblerait que la guerre ait donné le pas aux femmes en restreignant le nombre des hommes. N'en croyez rien pourtant. Pouget, voici vingt-cinq ans déjà, disait à Populo, dans son Père Peinard: « C'est pas le nombre qui fait la force. Tu peux le voir dans les brigades d'élections où, quoique le plus fort, l'es toujours roulé. » Et nous aussi, mes seurs!

« Au fond, c'est peut-être ce nombre qui fait justement notre faiblesse... Avez-vous lu les Chasses au Lion de Jules Gérard, le « tueur de lions »? Si le lion est le roi des animaux, la lionne est, parait-il, la reine parmi les lions. Les mâles se tuent à qui l'aura, et l'époux est d'une douceur et d'une fidélité exemplaires envers l'épouse qui, elle, ne se pique pas de retour. Pourquoi? Parce que les lionnes sont bien plus nombreuses que les lions, beaucoup d'entre elles périssant dans la dentition.

Chez les humains, on est tout autrement; les naissances féminines sont sensiblement plus nombreuses que les naissances masculines; la mortalité par maladie est plus grande chez l'homme. Et la guerre...

« Ne m'en veuillez pas, âmes délicates, si là-dessus je vous rapporte une boutade lancée le 1^{er} août 14, par un ouvrier à sa compagne, qui lui faisait « la morale »: — Va, va, ne fais pas la mijaurée; elle sera chez la viande de mûle, après la guerre! »

Aujourd'hui, l'homme fait prime. On se l'arrache, on se le dispute. On c'est-à-dire les femmes. Jeune ou vieux, beau ou laid, bien portant ou malade, spirituel ou sot, bon ou méchant, qu'importe? C'est un homme. De par la monogamie, plus de vingt millions de jeunes femmes doivent ignorer l'amour. Peut-être elles se mutilent, éteignent la sève? Guère, aussi le foyer est bâti en brèche, le fameux foyer que les nationalistes et militaristes prétendaient protéger! Il régnait de l'Iniquité parmi les femmes mariées. Plus d'une frémit, jalouse par anticipation, quand elle voit approcher « son » homme, par une semillante jeune fille, une coquette jeune veuve. Elle a peur. Peur de « le » perdre. Et lui, le cher cœur, pourquoi se priverait-il de... causer avec une femme charmante? Son épouse en titre ne sera-t-elle pas trop heureuse de lui pardonner?

La guerre a affirmé la domination sexuelle de l'homme. Ah! pauvres féministes, vous êtes par trop illusionnistes; vous qui dites avec rien appris? « La guerre ne leur a donc rien appris? »

« Si, si, pardon; la guerre leur a appris à hauser. Ne haussiez pas les épaules, s'il vous plaît. Oyez plutôt l'anecdote suivante: Nous entendrions, en 17, un jeune hussard, fils de contremaître, employé de bureau et camelot du Roy. Nous essayions de l'amener à quelque chose comme « conscience de classe ».

« Voyez, lui disions-nous, les patrons vous tiennent dans leurs mains. Déjà, votre métier n'en est plus un. Puis, vous voici remplacé par des femmes. Ce sera dur, au retour. Ses yeux luisaient de haïne: — Ah oui! les femmes! Eh bien! si elles ne veulent pas quitter la pièce, on les démolira, voilà tout. »

« Femmes! Vous vous êtes complu avec la réalité; l'homme est devenu précieux par sa rareté, et il n'a jamais été si près de la brute. »

« D'ou ces modes indécentes, ces danses effrénées, ces records de mariages bacés: que de triomphantes épouses qui envieront demain le sort de leurs rivales d'hier pour s'être enchaînées sottement à un ivrogne, un syphilitique ou un brutal, ou le tout à la fois. »

« Qu'on le veuille ou non, il faut l'admettre comme un avenir prochain: la guerre, par le déséquilibre qu'elle a tant accentué entre le nombre des hommes et celui des femmes, a ruiné le « cher foyer », l'union monogame a préparé l'avènement de l'amour libre et par ricochet l'unionisme de la femme. »

« De la femme qui, avant d'être femme, sans maître, considérée comme plus l'amour comme un plaisir, un superflu même et métré au premier plan sa liberté. »

« Le syndical, ou les syndicats de métiers français ont exigé, parait-il, cette mesure. Facile que ces gens-là, d'une culture supérieure, poussent la haine patriote et l'égoïsme criminel jusqu'à s'abaisser à des pratiques aussi honteuses. Le scélérat de France ne doit briller que pour eux, et ces jeunes filles orphelines devront mourir de faim si elles ne trouvent en pays plus hospitalier que celui-ci, où la prostitution dorée étale son insolence et son mépris du travail. »

« Pendant la guerre, longue, meurtrière, insensée, on les accueillait à bras ouverts, l'industrie de la mort leur assurait le travail quotidien et le pain. Mais aujourd'hui, il faut supprimer leur concurrence qui gêne certains professeurs sans scrupules. Et puis, les rendrait-on parfois solidaires des soldats russes voués à tous les services et à toutes les souffrances, parce qu'ils ont refusé de combattre contre leurs frères patriotes, au profit des oligarchies capitalistes? »

« Nous nous permettrons de solliciter les protestations de tous les hommes de cœur, de tous ceux qui sont capables de stigmatiser ces sentiments de faux patriotisme, qui déshonorent l'humanité en condamnant à la misère des êtres faibles et sans défense. »

CONTENT

E. SEGALAT.

